



FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X

SAINT-JOSEPH-DES-CARMES

11290 - MONTRÉAL-DE-L'AIDE

TÉLÉPHONE : 04 68 76 25 40

Le Seignadou

Le signe de Dieu

Avril 2026

L'éditorial : Le flatteur et le médisant

Par M. l'abbé Louis-Edouard Meuniot



La science la plus nécessaire est de se connaître soi-même. Il est plus utile à notre avancement spirituel de connaître nos défauts que de percer les secrets de la géopolitique ou de résoudre les énigmes de la nature. Malheureusement, cette connaissance de soi est rare ; nous scrutons les choses autour de nous, les mouvements de la politique, les merveilles de la nature, les actions du prochain, mais nous ne connaissons pas nos défauts, quand tout le monde les voit.

Deux choses qui nous empêchent de connaître nos défauts

La première chose qui nous empêche de bien nous connaître, c'est que nous nous voyons de trop près. Notre œil intérieur est trop attaché à son objet ; nous ne sommes pas assez détachés de nous-même pour nous regarder d'un regard distinct et nous voir pleinement comme nous sommes.

La deuxième chose, c'est que nous ne voulons pas nous connaître, si ce n'est par nos beaux côtés. C'est un hommage à la perfection de l'être qui est en Dieu et que

nous recevons de lui, mais aussi une flatte-rie permanente que nous nous faisons. Toutes nos passions sont des flatteuses ; nos plaisirs sont des flatteurs, et surtout notre amour-propre qui ne cesse de nous applaudir au-dedans. D'ailleurs, les flat-teurs du dehors s'allient à cet amour-propre imbu de son excellence pour s'insi-nuer en nos âmes, nous rassurer sur nos vices et apaiser notre conscience qui s'éveille : « tu as bien le droit de te mettre en colère » ; « tu as raison de ne pas te laisser faire » ; « tu ne peux pas laisser passer cet affront ». Autant de maximes qui ne sont pas dans l'Évangile et que Notre-Seigneur ne nous a pas enseignées mais qui sont l'esprit du monde et des mondains. Au contraire, dans son Sermon sur la montagne, Jésus nous dit : « Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis de ne point résister aux mauvais traitements ; mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui encore l'autre » (Matt. V, 39) ; « Mais moi je vous dis : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et



Jésus devant Caïphe, Maître du Cycle dominicain de Nuremberg (peintre anonyme), 1511-1512

priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient » (Matt. V, 44) ; « La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu » (Jacques I, 20).

Le remède à la flatterie de l'amour-propre

L'unique remède à ces flatteries de notre amour propre, c'est l'amour généreux de la vérité, le désir de nous connaître nous-même. Apprenons donc nos défauts avec joie de la bouche de nos amis ; et si nous n'avons pas de ces bons amis fidèles qui nous aident à les connaître - ce qui est rare pour qui vit en société - apprenons-les de la bouche des prédicateurs de l'Évangile. La loi de Dieu est un miroir fidèle dans lequel chacun peut se reconnaître et s'appliquer les paroles de Jésus : « L'homme habile loue et s'applique à lui-même toute parole sage » (Eccl. XXI, 18).

Pour acquérir cette connaissance de soi-même, il ne faut rien d'autre qu'un ami fidèle. Notre-Seigneur lui-même nous a enseigné la manière de nous aider par ces paroles : « Si ton frère a péché contre toi, va et reprends-le entre toi et lui seul : s'il t'écoute, tu auras gagné ton frère » (Matt. XVIII, 15). C'est le précepte de la correction fraternelle qui se rattache à la charité. Regardons nos

amis de cette manière : nos amis sont à notre garde, ils nous ont été aussi confiés par la Providence pour marcher ensemble sur le chemin du ciel. Il n'y a rien de plus cruel que la complaisance pour leurs vices et nous taire lorsque nous pouvons leur en parler, c'est trahir l'amitié et la charité.

Les conditions de la correction fraternelle

Il y a des conditions mises à la correction fraternelle par Notre-Seigneur dans l'évangile. Premièrement, il y faut de la fermeté et de la vigueur : « Reprenez vos frères » ; c'est plus fort que le simple avertissement trop souple. Parlons à nos amis en amis, avec franchise, loyauté, clarté, dussent-ils en sentir de la honte momentanément.

Cependant, Notre-Seigneur nous demande d'allier à cette fermeté et vigueur, la mesure de la douceur et les bornes de la discrétion : « Reprends-le entre toi et lui seul ». C'est une correction charitable et non le triomphe d'un zèle amer ; il faut que l'ami sente à notre discrétion que c'est un ami sincère qui lui parle. Quelle que soit sa réaction, nous ne devons pas nous emporter ; saint Augustin nous indique « d'agir comme un médecin supportant les injures du malade qui souffre, tout en lui administrant le remède nécessaire à sa santé » (Sermon 157, n°4).

Se garder de la médisance

En revanche, il faut se garder absolument de la médisance. Dire du mal vrai d'une autre personne à quelqu'un qui n'est pas constitué en autorité sur notre prochain est inutile et dangereux : c'est le murmure, la critique, la détraction. Prenons garde à la manière dont nous parlons du prochain, surtout dans nos familles, nos écoles et nos paroisses où tout est si délicat et prend de l'import-

tance. Ce demi-mot que nous disons, ce petit trait lancé en passant, cette parole malicieuse qui donne tant à penser par ses sous-entendus... Tout cela est repris, commenté et chacun en tire des conséquences qui blessent la charité, s'éloignent de la vérité et détruisent l'unité des cœurs. Le Livre de la Sagesse nous en avertit : « Gardez-vous du murmure qui ne sert à rien, et préservez votre langue de la détraction, parce qu'une parole secrète ne passera pas en vain » (Sagesse, I, 11). Le Bon Dieu nous demandera compte à son jugement de nos paroles inutiles, et fera aussi justice de celle qui sont outrageantes et malicieuses : « Or je vous dis que toute parole oiseuse que les hommes auront dite, ils en rendront compte au jour du jugement » (Matt. XII, 36).

Par l'amour de la vérité, faisons taire notre amour-propre, ce flatteur qui nous tresse des couronnes au-dedans alors que nous sommes si remplis de défauts

objectifs. Écoutons nos amis qui nous aident à découvrir nos vices et nous mettent devant nos responsabilités.

Par la discrétion et la bonté, reprenons nos frères en toute charité, mais gardons-nous de la médisance qui blesse la réputation du prochain au-dehors et aigrit les blessures sans les guérir : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère » (Eph. IV, 26). Confions nos inquiétudes, nos incompréhensions, nos anxiétés et nos colères à ceux qui sont en charge de gouverner et qui peuvent agir pour faire cesser les injustices et corriger les défauts qui nous font souffrir. Plutôt que de flatter notre égoïsme et médire sur le prochain, inversons courageusement les rôles : accusons-nous sincèrement devant Dieu de nos fautes et couvrons celles du prochain par une interprétation bienveillante, des paroles de miséricorde et un silence plein de charité.



Tympan de la Collégiale Saint-Vincent de Berne en Suisse (fin XVe, début XVIe)

Un péché si facile

Par M. l'abbé Eric Peron



Qu'il est difficile de tenir sa langue ! « Toute la nature, dit saint Jacques dans son épître, les bêtes, les oiseaux, les serpents et toutes les autres créatures sont sous la puissance de l'homme, mais aucun homme ne peut dominer sa langue : méchante infatigable, pleine d'un venin mortifère. Par elle nous bénissons Dieu, et nous maudissons le prochain, qui est à la ressemblance de Dieu. » (Jac, III, 7-8) C'est si difficile, que l'apôtre affirme : « Celui qui ne pèche point dans ses paroles est parfait ! » Autrement dit, sans une grâce spéciale de Dieu, il est impossible à l'homme de ne point pécher dans ses paroles. C'est pourtant un devoir pour lui de tendre, de plus en plus, avec le secours de la grâce, sous la motion de laquelle ses propres efforts porteront des fruits, à cet idéal de perfection.

Par la langue, on peut pécher contre toutes les vertus. On appelle communément « péchés de la langue », ceux qui sont issus de la malveillance à l'égard du prochain. Tels sont l'injure, la médisance ou diffamation, la calomnie, le

murmure. Ces péchés, par ailleurs, s'accompagnent la plupart du temps du jugement téméraire. Nous nous concentrerons ici sur la médisance, ou ce que saint Thomas appelle la détraction, ou diffamation.

Le serpent qui mord en silence...

« Langue de vipère ! » (Math., XII, 34) Cette malédiction des pharisiens par Notre-Seigneur est tout à fait propre à qualifier le détracteur : « Celui qui diffame en secret, dit l'Ecclésiaste (X,11) est comme un serpent qui mord dans le silence. » Et saint Thomas met en garde les consciences trop lâches et comme cautérisées par l'habitude d'un péché si facile : de soi, la diffamation est un péché mortel, car elle porte atteinte à ce que l'homme a de plus précieux sur la terre (Q. 73, a.3) : sa bonne réputation : « La bonne réputation vaut mieux que les onguents précieux » (Ecc. VII,2).

« Allons, allons, c'est bien exagéré, comment peut-on pécher en ne disant que la vérité ? » « Je ne critique pas, entend-on souvent, je constate. » « Je ne fais pas de mauvais esprit, je préviens les autres ! « Toute vérité n'est pas bonne à dire », et un sage principe est de ne pas parler des absents, sinon pour en faire l'éloge, sans quoi très vite on tombe dans l'une de ces manières de médire données par le docteur angélique dans la question 73 de la somme : « On diffame non en portant atteinte à la vérité, mais à la réputation. Ce qui peut se faire directement ou indirectement. Directement de quatre façons : en attribuant à autrui ce qui n'est pas ; en exagérant ses péchés réels ; en révélant ce qui est secret ; en disant que telle bonne action



a été commise avec une intention mauvaise. Indirectement, en niant le bien qu'il fait ou en multipliant malicieusement les réticences et les restrictions. »

Toute révélation n'est pas diffamation

N'y a-t-il donc jamais de circonstances où il est permis de nuire à la réputation d'autrui ? « Si ces paroles portant atteinte à la réputation d'autrui sont dites pour une fin bonne ou nécessaire, en observant toutes les circonstances voulues, il n'y a pas de péché et on ne peut pas parler de diffamation. » (ibidem) répond le docteur angélique. Maman qui révèle à papa les bêtises des enfants ne diffame pas, parce que le bien des enfants et du foyer l'exige. Le témoin appelé au tribunal ne pêche pas, s'il obéit au juge qui, légitimement, lui demande de dire ce qu'il sait. Lorsque les faits sont du domaine public, ou lorsque le bien commun, le bien particulier du prochain l'exige de manière grave, il n'y a pas de faute à révéler les défauts ou les fautes du prochain, et, dans ce cas, on ne peut parler de diffamation.

Véniel ou mortel ?

Mais en dehors de ces cas qui ne nous concernent que rarement, on peut léser gravement la justice dans la mesure où le tort causé au prochain est grave lui-même. Pour apprécier la gravité de la faute, il convient d'examiner le poids de nos paroles, c'est-à-dire du mal que l'on révèle, certes, mais aussi la qualité de la personne qui parle, de celle dont on parle, de celles qui écoutent... « J'ai dit du mal du prochain » entend-on souvent au confessionnal, mais ce n'est pas la même chose d'avoir critiqué son



camarade de classe que son professeur, ses parents ou Monsieur l'abbé. Ce n'est pas la même gravité pour une maman de s'épancher sur son mari des griefs qu'elle peut concevoir sur les éducateurs de ses enfants, que de critiquer à tout va, et spécialement devant les enfants eux-mêmes. Et on pourrait multiplier à l'infini la liste des exemples !

Certes, le docteur angélique, fin connaisseur de la nature humaine, relativise un peu en affirmant que cette faute demeure souvent vénielle, dans la mesure où, la plupart du temps, nous parlons avec légèreté d'esprit, ou, en tout cas, sans la pleine advertance. (Q73.a3.) Il n'en reste pas moins que celui qui nuit à la justice en détruisant la réputation du prochain est tenu à restitution, c'est-à-dire qu'il doit s'efforcer de redorer le blason de celui qu'il a détracté, auprès



de ceux qui l'ont écouté. Quand on sait à quel point les méchancetés fusent d'une bouche à l'autre, on mesure la difficulté de la tâche.

Nous sommes méchants...

Quelle est la cause profonde de cette facilité à médire si universellement partagée ? à colporter de fumeuses nouvelles sur notre prochain ? à prêter si volontiers l'oreille à ce qui peut détruire sa réputation ? À juger si témérairement de ses intentions ? C'est peut-être dur à entendre, mais c'est notre méchanceté naturelle ! Loin des délires de Jean-Jacques Rousseau et de son mythe du bon sauvage, nous naissons marqués profondément par la blessure de malice. « Les enfants des hommes ont des dents, qui sont comme des armes et des flèches, et leur langue est une épée très

aiguë. » (Ps. 66, 6) L'homme critique volontiers parce que, tel un nain spirituel, il s'estime plus grand parce que l'autre lui paraît plus petit. (ST q. 60 a. 2) L'homme attribue volontiers le mal à son prochain, car il croit facilement ce qu'il désire « *Credunt quod volunt libenter homines* » disait déjà Jules César, et saint Thomas le reprend quasiment mot pour mot (ibidem). On est bien loin de l'esprit chrétien : « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, à ce que vous aimez les uns les autres. » (Jn XIII, 35)

Pour ne pas la diffamer.

Contre la malveillance... la bienveillance ! Et quel plus bel exemple pour nous que saint Joseph, que nous avons fêté récemment ? « Pour ne pas la diffamer ! » dit l'Évangile de saint Matthieu. Nous n'osons pas imaginer les horreurs qu'un esprit méchant auraient conçu dans son cœur et colporter de sa langue, en voyant le mystère de la Vierge enceinte ? Saint Joseph, lui, a l'esprit de Dieu. Il est bienveillant. Les vertus qu'il voit briller chez sa sainte épouse, il ne veut pas les croire factices. Il ne peut pas. Sa droiture l'en empêche. « Pour ne pas la diffamer, il résolut de la renvoyer en secret. » (Mat. I, 19)

Tiens ta langue !

Mortifions donc notre langue ! Dans l'hymne des matines du Carême, l'Église nous fait chanter ces vers : « *Utamur ergo parcius, verbis, cibis, et potibus !* » Usons avec mesure de la parole, des mets et des boissons ! De la parole d'abord ! Sachons nous taire ! Sachons nous taire, mais sachons aussi nous boucher les oreilles « Entoure tes oreilles d'épines et n'écoute pas la langue méchante. Mets

des portes à ta bouche et des serrures à tes oreilles ! » (Eccl. XXVIII, 15) Non seulement nous boucher les oreilles mais reprendre les méchantes langues : « Le vent du Nord dissipe la pluie, et un visage sévère fait fuir la langue méchante. » (Eccl, XXV, 23) Pensons à notre dernière heure, à cet instant, où, avec la grâce de Dieu, le prêtre oindra nos lèvres en prononçant ces mots : « *Indulgeat tibi Dominus, quicquid per locutionem delequisti!* » « Que Dieu te pardonne toutes les fautes que tu as commises en paroles ! » En ce terrible instant, puissions-nous ne pas douter, comme Judas, de la miséricorde de Dieu, pour avoir trop souvent persiffler le mal comme le serpent « Le médissant et l'homme à la double langue sera maudit ; car il jettera le trouble parmi ceux qui vivaient dans la paix. (Eccl. XXVIII, 15)



Connaître Celui qui ne se défend pas

Par M. l'abbé Vincent Bégin



Notre-Seigneur est doux, Il est la douceur. Notre-Seigneur est Celui qui ne se défend pas. Si un jour nous avons essayé d'imiter cette grande vertu du Christ, en préférant par exemple le silence à la calomnie ou aux jugements téméraires, sans le savoir, nous avons goûté aux mystères cachés de la Vie en Dieu.

Comment connaître Dieu ?

Sur terre, notre connaissance de Dieu est très subtile. Non seulement nous ne pouvons rien connaître de l'intimité de Dieu par notre propre force, car seuls la grâce et l'acte de foi théologique nous y donne accès, mais encore cette connaissance ne peut se réaliser sans intermé-

diaires. On ne saisit jamais Dieu sans les signes dont il a décidé et du sens et de la révélation. Cela ne veut pas dire que Dieu se réduise à ces signes humains ; il les dépasse... Cela veut juste dire qu'on ne le saisit jamais sans ces signes.

Des exemples pour connaître Dieu

Pour mieux cerner cette réalité, l'Ancien Testament nous offre plusieurs exemples. Le Roi David découvre ce qu'est le pardon de Dieu le jour où lui-même doit pardonner à ce fils rebelle dont il pleure la mort : son fils Absalom est mort dans la guerre qu'il menait contre son père... « Absalom, mon fils, mon fils Absalom, que ne suis-je mort à ta place ! » Le prophète Osée, lui, comprendra qui est vraiment Dieu à l'occa-

sion de son mauvais mariage. Dans la tendresse et la fidélité qu'il redonnera à sa femme infidèle, malgré l'abandon et les outrages, il découvrira jusqu'où vont les sentiments de Dieu pour son peuple. C'est lorsqu'il était en butte à l'hostilité du peuple que Jérémie comprendra par ses propres souffrances ce qu'est l'attitude de Dieu abandonné par les hommes. Et dans son célibat volontaire, il saura reconnaître une image de la solitude de Yahweh.

Quels signes pour connaître Dieu ?

Pour l'âme qui cherche Dieu, ces expériences ne sont pas des idées abstraites. Ce ne sont pas non plus des projections subjectives sur la vie en Dieu. Ces expériences, douloureuses ou non, sont comme des indices de la vie de Dieu, des occasions où la grâce divine peut nous faire « sentir » en nous-



*Jésus et la Samaritaine au puits de Jacob
Angelica Kauffmann, 1770 environ*

mêmes, comme le dit saint Paul, les mystères divins.

Mais à présent que le Fils éternel s'est incarné et que Dieu a tout dit aux hommes par son Fils, l'expérience de la douceur et l'obéissance, sont certainement les signes qui nous découvrent le plus le Christ de l'intérieur. Ces deux signes ont fasciné l'Eglise, ils sont immédiats, proches et compréhensibles à tout homme. Ils sont peut-être d'ailleurs les seuls capables de nous aider à ne pas avoir peur de l'infini divin. Ils sont aussi redoutables à éprouver. Qui n'a jamais osé répondre par un sourire à une calomnie ou à une insulte ? qui n'a jamais osé répondre par l'obéissance la plus pure lorsque l'injustice vous écrase ? Aidés par la grâce, ceux qui ont osé, ont franchi ce pas dans l'abîme qui nous sépare du Christ. Doux et obéissants, comme le Christ, en eux le voile de l'inconnaissable s'est levé et ils ont adoré les mystères qu'ils saisissaient.

Le visage de Dieu

Notre Seigneur est Celui qui ne se défend pas. La connaissance de l'intérieur de la douceur du Christ, nous découvre la vie de la Sainte Trinité.



En Dieu les trois Personnes ont entre elles une intimité, une transparence totale, virgine, absolue, telle que deux en un constituent une troisième Personne distincte qui est leur amour même. Nous expliquons un peu trop rapidement cette circulation de vie en Dieu infiniment pénétrante, par la bonté. Dieu est bon, c'est vrai ; il est le bien. Mais pour nous, la bonté est synonyme de don, et cela - même si cela dit beaucoup - ne suffit pas.

Le Christ nous montre la bonté de Dieu par sa douceur, et il nous fait comprendre de l'intérieur cette bonté par l'exercice de sa douceur. La douceur du Christ, c'est un visage qui ne ressemble plus à rien et qui cherche Pierre, c'est un visage, objet de tous les outrages, qui pardonne au lieu de se défendre... La douceur du Christ, c'est le visage de Dieu.

La douceur du Christ

La douceur du Christ n'est pas seulement bonté. Jusqu'au dernier instant, il sait recevoir le larron, il s'oublie. Il refuse tout endurcissement, toute amertume.

La douceur du Christ, c'est son silence devant ses accusateurs, c'est le silence de Dieu. Il garde le silence, ou s'il parle c'est avec le calme de l'innocence et de la majesté d'un Dieu... « si j'ai mal parlé, prouvez-le. Mais si j'ai bien parlé pourquoi me frappez-vous ? » Dominant le tumulte des insultes, pendu à la Croix, sa voix s'élève, lente, grave et forte, « mon Père, pardonnez-leur ; ils ne savent pas ce qu'ils font. » La parole du Christ mourant est la plus émouvante et la plus sublime qui est sortie de ses lèvres humaines.

La douceur du Christ, c'est la douceur insupportable embrassée à la perfection

par sa Mère au pied de la Croix. C'est enfin cette douceur crucifiante qu'un jour nous avons peut-être choisi comme réponse à celui qui nous agressait.

La douceur n'est pas une belle idée. Il faut la pratiquer, et bien vite nous comprendrons qu'il s'agit de la plus haute vertu qui est sur terre. C'est la marque propre de Celui qui ne se défend pas, c'est la marque du Christ et du chrétien. Par sa douceur, Jésus nous montre à quel point, étant amour, il est capable de se laisser totalement envahir et comment il ne triomphe lui-même du mal que par une infinité de douceur.



Pourquoi hésitons-nous ?

Il est facile de comprendre les processus qui nous amènent à parler mal, à médire, à calomnier ou à juger. La langue est l'exutoire de tant de mal-être, de déséquilibres et de souffrances. Mais ce soulagement trop court nous enferme encore plus dans notre frustration. Ressembler à Celui qui ne se défend pas, voilà la seule voie que nous montre le Christ avec celle de l'obéissance.

Ne nous cachons pas que l'apprentissage de cette douceur est un silence, c'est-à-dire une agonie, un combat, une mort. C'est pourquoi la douceur n'est perceptible qu'à ceux qui s'abandonnent à la volonté de Dieu. La vie éternelle est un éternel mourir, car elle nous adapte à d'autres mœurs que les nôtres. C'est la mort de notre vieil homme, c'est le « pâtir » de Dieu. Tant que nous ne mourons pas à nous-mêmes, nous en restons à l'idée de la chose, et l'expérience de Dieu nous reste éloignée.

Qui pourrait oser dire que cette mort à soi-même ne l'effraie pas ? Elle ne peut être que progressive : il faut supporter, jour après jour, ce traitement par la douceur contagieuse de Celui qui ne dit rien parce que, justement, il ne se défend pas. C'est se laisser envahir par la vie bienheureuse de la Trinité, c'est abandonner nos théories.



Le droit de ne pas savoir

Par M. l'abbé François Delmotte



Le 8 juin 1978, dans un célèbre discours à l'Université de Harvard (USA), le dissident russe Alexandre Soljenitsyne revendiquait un nouveau droit de l'homme. « Tout le monde a le droit de tout savoir ». Mais c'est un slogan faux, fruit d'une époque fautive. D'une bien plus grande valeur est ce droit confisqué, le droit des hommes à ne pas savoir, de ne pas voir leur âme divine étouffée sous les ragots, les stupidités, les paroles vaines. Une personne qui mène une vie pleine de travail et de sens n'a absolument pas

besoin de ce flot pesant et incessant d'informations. (...) La presse est le lieu privilégié où se manifestent cette hâte et cette superficialité qui sont la maladie mentale du XXème siècle. Aller au cœur des problèmes lui est contre-indiqué, cela n'est pas dans sa nature, elle ne retient que les formules à sensation. » (Alexandre Soljenitsyne, Discours prononcé à l'université de Harvard, le 8 juin 1978).

Mais Soljenitsyne est seul...

Qui l'a entendu ? Qui a réclamé pour lui-même ce « droit de ne pas savoir » ?

Et qui l'a mis en pratique ? Personne, si peu de monde...

Cet appel de Soljenitsyne dénonce un symptôme : celui de la superficialité. Derrière ce symptôme il y a une maladie. Et cette maladie a un nom : la fatuité de l'âme humaine. Dans la presse, sur les réseaux sociaux ou dans les conversations privées, les formules à sensation et les jugements hâtifs sont trop souvent préférés à l'effort de la vérité et à la charité du réel.

Pourquoi cela ?

Sans doute en premier lieu parce que le vide fait peur. En effet, cela demande du temps de réfléchir, de connaître les choses avec exactitude. En revanche, diffuser une information ne demande que quelques paroles ou un clic... Alors, la pente est facile, trop tentante, de remplir le vide que provoque l'ignorance par des suppositions ou des conjectures peu fondées. Elles sont fausses ou déformées, mais elles apparaissent

vraies à l'homme qui les formule parce qu'elles sont en conformité avec ce qu'il pense. Et peu lui importe de vérifier qu'elles sont en adéquation avec la réalité. Et ce qui est plus grave encore, c'est le fait que ces conjectures ne soient jamais démenties avec la même force que l'annonce initiale. Elles deviennent alors des vérités de fait dans la mémoire des auditeurs, créant une réalité parallèle bâtie sur du sable. « La nécessité de donner avec assurance une information immédiate force à combler les blancs avec des conjectures, à se faire l'écho de rumeurs et de suppositions qui ne seront jamais démenties par la suite et resteront déposées dans la mémoire des masses. Chaque jour, que de jugements hâtifs, téméraires, présomptueux et fallacieux qui embrument le cerveau des auditeurs - et s'y fixent ! » (Alexandre Soljenitsyne, Discours prononcé à l'université de Harvard, le 8 juin 1978).



Jugement dernier, portail de la cathédrale d'Amiens, 1230



En réalité, parler de tout sans savoir, et vouloir avoir un jugement sur tous les sujets est une preuve de la fatuité et de la suffisance d'une âme. En définitive, c'est là une trace de l'orgueil. Soljenitsyne évoque une nécessité de donner avec assurance une information.

N'est-ce pas ce que pense l'homme le plus souvent ? Tout le monde croit avoir la nécessité, l'obligation, de donner son avis. Est-là sagesse et réflexion ? Saint Paul est pourtant clair à ce sujet : « N'ayez pas d'aspirations hautaines, mais laissez-vous attirer par ce qui est humble. Ne vous prenez pas pour des sages. » (Ro 12, 16). Et ailleurs, il se moque de cette prétendue sagesse : « Si quelqu'un croit savoir quelque chose, il n'a pas encore connu comme il faut connaître. » (1 Cor 8, 2).

En second lieu, il faut bien reconnaître qu'il est héroïque pour l'homme d'avouer qu'il ne sait pas. Car parler de tout donne l'illusion de savoir et de comprendre. Et l'homme n'aime rien moins que de ne pas savoir, ni de ne pas comprendre. Admettre son ignorance est perçu comme une faiblesse, une petite

mort de l'ego. Dans une discussion, il est souvent difficile d'admettre : « je ne sais pas ; je ne connais pas ce sujet-là ; je n'ai pas d'avis sur ce sujet-là. » Il y a à une reconnaissance de ses limites, de ses ignorances. Et il faut être fort - de cette force que donne l'humilité - pour l'avouer en toute simplicité et franchise. Bien souvent, l'âme superficielle préfère quand même parler pour masquer ainsi son ignorance du sujet. Le verbiage cache les limites. Ce faisant, il pousse à faire prévaloir en pratique l'erreur à l'humilité, en préférant avoir un avis faux plutôt que de ne pas avoir d'avis du tout. Une erreur en appelant une autre, il finit par arriver que l'on ne sache même plus voir ou reconnaître sa propre ignorance, son manque de connaissances pour traiter sérieusement et avec compétence le sujet dont il est question. C'est là manifestation de la vanité, de l'orgueil qui cherche à tirer une petite et reconfortante gloire de ses paroles et jugements. Mais c'est là une faute. « On pèche par vaine gloire lorsqu'on cherche à manifester sa propre excellence par des paroles de vantardise, ou en parlant de choses que l'on ne connaît pas pour paraître sage. » (Saint Thomas d'Aquin, Somme Théologique, IIa-IIae, Q. 132, art. 1).

Les conséquences de cette concupiscence du savoir

Que crée ce désir irréfléchi de tout savoir ? D'une part, une certaine illusion : celle de maîtriser les choses. Et cela rassure l'homme qui a peu de profondeur d'esprit. D'autre part, cela crée aussi comme une nouvelle oppression : celle de l'information en continu, sur tous les sujets : tout savoir sur tout, tout le temps, et vite.



Saint Pierre, martyr, de Fra Angelico

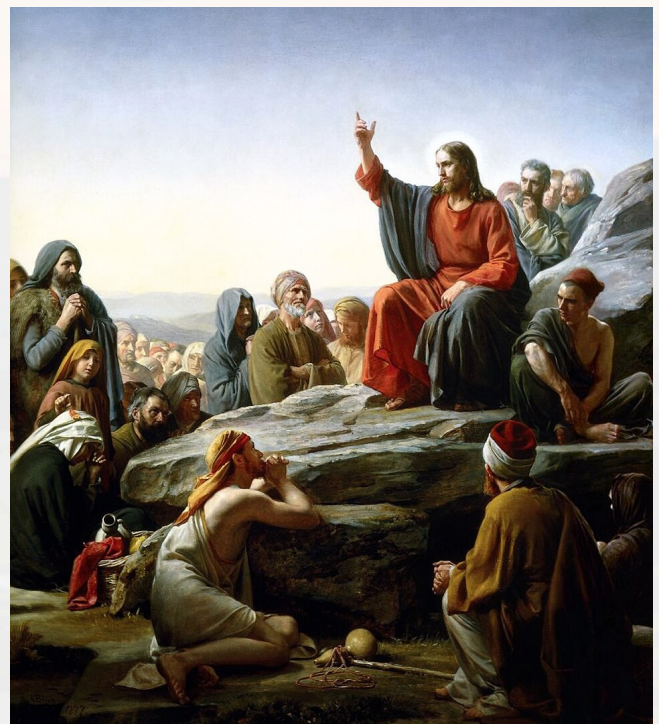
Mais cette agitation vaine nuit à l'âme, gravement. Une telle saturation d'informations et de ragots empêche la réflexion profonde et la connaissance vraie du réel. De plus, elle rend impossible le silence qui est la condition sine qua non de l'intériorité, d'une vraie vie intellectuelle et spirituelle.

Par ailleurs, et de manière insidieuse, cette prétention de l'homme à tout savoir sur tout nuit fortement à la vérité, à la charité et à la vie sociale. A la vérité, car souvent dans les discussions, ne s'expriment que des idées à la mode. Même à l'insu de l'homme. Car on peut être à la mode du temps... ou bien même à la mode de ceux qui s'opposent à la mode du temps ! Il y a ainsi un conformisme de l'anticonformisme. C'est flatteur pour l'égo d'être « celui qui sait », « celui qui ne se laisse pas avoir par la désinformation », etc.

Nuisance à la charité aussi. Qui est aujourd'hui responsable de ses propos ? Car lorsqu'ils ne sont pas justes, ils dénaturent la réalité ou se font l'écho de rumeurs infondées. Ce faisant, en plus d'abimer la réputation du prochain, perdre son temps à discourir sur ce qui ne nous regarde pas, ou sur ce qui nous dépasse, abime aussi l'âme de celui qui s'y livre et son esprit. Que de jugements hâtifs émis sans prendre ni le temps ni la

peine de vérifier les faits ! On se plaint et on dénonce toute la journée les fake news et la désinformation dont on pense être saturé. Mais combien de fois fait-on la même chose ? Au lieu de juger de loin, sans réelle connaissance, sur des rumeurs plus que sur des faits avérés (ce qui est souvent la méthode d'une certaine presse et des réseaux sociaux, et de la médisance ou de la calomnie...), pourquoi ne pas privilégier la rencontre directe ? Est-on déjà aller, une seule fois, discuter avec ce prochain pour lui faire part de son étonnement devant sa conduite et lui en demander, avec souci de charité et de vérité, les raisons ? Cela permettrait de l'écouter avant que de le juger. Et peut-être même de réviser son jugement puisque, peut-être, l'occasion sera donnée de découvrir ses vraies raisons d'agir, qui demeureraient cachés, parce que l'o ne peut, ni ne doit, tout savoir.

Nuisance enfin à la vie en société. Car tout membre d'une société quelle qu'elle soit doit bien admettre qu'il y a des sujets qui ne le regarde pas, des





informations qui ne relèvent pas de son domaine de compétences. Ne pas l'admettre, c'est verser dans l'idéologie égalitaire, celle qui fait croire que tous sont égaux en tout, et par conséquent, doivent tout savoir sur tout. On peut être le premier à dénoncer le totalitarisme ou la dictature de la pensée unique... mais à réclamer et user de ce faux droit de tout savoir sur tout, et tous.

Le bouclier des vertus contre la soif de tout savoir

La vertu de foi porte sur ce que l'homme ne peut pas voir ou ne pas connaître par lui-même. Elle adhère à un mystère qui lui est révélé par Dieu. A l'inverse de la prétention de tout savoir, elle est l'acceptation joyeuse et libre que tout ne peut pas être élucidé. Cela permet à l'âme de recevoir les dons de Dieu. Souvent d'ailleurs, dans l'Évangile, Notre Seigneur Jésus-Christ ne répond pas à toutes les questions. En revanche, toujours il suscite et demande la foi à ses interlocuteurs.

Si l'homme ressent sans cesse ce besoin de juger et de commenter, c'est

souvent par angoisse : il veut se rassurer et maîtriser le réel par le langage. Au contraire, la vertu d'espérance libère l'âme de la nécessité de ces inquiétudes trop humaines. Elle ne s'appuie que sur la grâce divine donnée par les sacrements. C'est la vertu des enfants de Dieu. Et comme tous les enfants, le chrétien ne perd pas son temps à vouloir tout savoir, il fait confiance à son Père du Ciel. Ce faisant, il est libre. Ne pas tout savoir permet la vraie liberté intérieure du chrétien.

Les jugements hâtifs abiment l'âme de celui qui s'y livre et l'âme de celui qui écoute. La charité repose sur un mouvement inverse : elle aime son prochain comme soi-même, pour la raison de l'amour de Dieu. Elle aime donc assez son prochain pour ne pas chercher à l'enfermer dans une définition, une étiquette ou une rumeur. Au lieu d'être une caisse de résonance pour les rumeurs (les médisances, la presse, les réseaux sociaux...), l'âme devient un buisson ardent qui brûle les ragots sans les propager. « Je vous le dis : au jour du jugement, les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront prononcée. Car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné. » (Mat 12, 36-37).



Chronique du mois de mars

Par M. l'abbé Eric Peron

Le temps file à vive allure, et la date historique du 1er juillet 2026 approche. Pour préparer nos fidèles, outre les prières nombreuses, Monsieur l'abbé Meugniot décide de donner une conférence, où tous sont invités à faire part de leurs états d'âmes, de leur inquiétude éventuelle, ou du moins de leurs questions. Pour les vieux de la vieille, les consécrations épiscopales annoncées le 2 février n'ont peut-être pas surpris, mais, comme nous l'a dit le Supérieur Général lui-même, ce n'est pas un acte anodin, et il convient d'être tout ouïe envers ceux qui pourraient connaître des difficultés. Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous désobéissons – désobéissance apparente, pour obéir à Dieu – au Souverain Pontife régnant sur le trône de Pierre. La conférence se passe très bien, même si, aux dires de certains, M. l'abbé n'a pas dit ce que tout le monde voulait savoir : « Les noms ! » Mais ce n'est pas de la cachotterie de sa part, c'est simplement qu'il n'en sait rien !

La guerre fait rage partout, mais notre petit monde continue de vivre en paix... Puisse le ciel faire que cette paix soit durable. Tous les matins, des ralentissements se forment sur le périphérique de notre agglomération de Saint-Joseph-des-Carmes, et on se croise bien difficilement. Qui vient de Fanjeaux pour déposer les garçons aux Carmes, qui vient des Carmes pour porter ces demoiselles en leur chère école du Cammazou. Certaines mamans ont une riche idée pour éviter les bouchons aux heures de pointe : elles patientent en adoration devant le Saint-Sacrement. « Monsieur l'abbé, entends-je dire déjà les plaignantes, il ne fallait pas mettre ça dans le Seignadou !

Si toutes les mamans font la même chose, vous allez juste repousser l'heure des bouchons d'un quart d'heure ! » Mais j'ai déjà préparé ma réponse : « Alors, ma brave dame, vous n'aurez plus qu'à rester une demi-heure ! » et le grand gagnant, ce sera le Bon Jésus dans le Saint-Sacrement.

Le 15 mars, la famille O'Corbaidh invite toute la paroisse à fêter la Saint Patrick. Musique irlandaise, Guinness, du vert un peu partout et de délicieux petits plats préparés par toutes les dames, bref, la recette parfaite pour faire aimer l'Irlande et les Irlandais aux Français chauvins mais bons vivants. Chauvins, pas tant que cela, puisque les fidèles se sont montrés assez discrets sur la victoire de la France aux tournois des six nations, juste devant... l'Irlande !

Le 21 mars, c'est la saint Benoît, c'est le sous-diaconat à Ecône, mais c'est aussi le jour du pèlerinage à Notre-Dame de Marceille. Près de quatre-cent pèlerins au départ des Carmes, après la messe de 8h30 célébrée par le doyen, M. l'abbé France, sont partis sur les routes de l'Aude, marcher pour les vocations sacerdotales. À l'arrivée, nous approchions les 800 fidèles, et, dans la basilique, nous étions un peu serrés ! Espérons que cette ferveur touche le ciel, et ceux qui, sur terre, nous aurons vu passer en chantant des cantiques à la Vierge Marie.



PÉLERINAGE DE PENTECÔTE sur le thème

« Envoyez des ouvriers à votre moisson ! »

Du 23 au 25 mai 2026, de Chartres à Paris.

Notre-Seigneur nous a dit : « La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux. Priez donc le maître de la moisson, afin qu'il envoie des ouvriers à sa moisson ». La moisson, ce sont les âmes à sauver, les ouvriers ce sont les prêtres, les religieux et les religieuses.

« Nous connaissons la promesse du Christ d'être avec l'Eglise jusqu'à la fin des temps, malgré les assauts de l'enfer. Mais nous devons comprendre que cette promesse implique nécessairement notre participation : Notre-Seigneur compte sur nos efforts, suscités et fécondés par sa grâce, pour garantir à l'Eglise son indéfectibilité...On peut résumer ces efforts dans notre labeur commun à faire éclore de nombreuses et saintes vocations, tant religieuses que sacerdotales. » (Mgr Lefebvre)

Un car de 85 places emmènera les pèlerins à Chartres le vendredi 22 mai au soir, pour les ramener de Paris le 25 mai.

Grâce au marché de Noël, aux ventes de gâteaux et aux apéritifs paroissiaux, l'association « Aude Tradition » pourra aider les pèlerins et les familles nombreuses qui feront appel à elle.

Renseignements : Gilbert Beauval Tel : 06.89.43.17.87 après 17h00 (laisser un message).



Honoraires des messes

1 messe : 18 €

1 neuvaine : 180 €

1 trentain : 720 €

Pour rencontrer un prêtre du prieuré, n'hésitez pas à prendre rendez-vous !

Monsieur l'abbé MEUGNIOT :	06 43 58 46 04	le.meugniot@fsspx.email
Monsieur l'abbé DELMOTTE :	06 79 78 58 76	ab.delmotte@gmail.com
Monsieur l'abbé GAUDRAY :	04 68 72 91 08	t.gaudray@fsspx.email
Monsieur l'abbé BETIN :	06 19 10 80 21	vincent.betin@gmail.com
Monsieur l'abbé PERON :	04 68 76 68 39	e.peron@fsspx.email
Monsieur l'abbé CHABOT-MORISSEAU :	04 68 76 68 17	h.chabotmorisseau@fsspx.email
Monsieur l'abbé du CREST :	07 83 93 67 20	b.ducrest@fsspx.email
Frère Louis-Marie , Frère Jean-François , Frère Benoît-Joseph , Frère Émeric :	04 68 76 25 40	